

### **Joachim van Berchem, gendre du Messie**

(~1520-1574)

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le destin de la famille fut profondément infléchi par un célèbre chef anabaptiste nommé David Joris. Comme Joachim [14] van Berchem en avait épousé la fille aînée (voir chap. VI de la Généalogie), cet étonnant personnage est l'ascendant de tous les membres actuels de la lignée. Sur son passage fort remarqué – bien qu'un peu tard ! – à Bâle, voici le chapitre que lui consacre le savant Alfred Berchtold dans sa magistrale étude sur *Bâle et l'Europe* :

*« Entre 1544 et 1556, les réfugiés étrangers posèrent plus d'un problème aux autorités bâloises. Il fallait se protéger des "indésirables", et empêcher aussi que les imprimeries ne diffusent en langue étrangère des ouvrages pouvant causer des difficultés à la cité ou éveiller des doutes sur l'orthodoxie de son Eglise. Heureusement qu'à côté de "Welsches" bouillonnants, tels Castellion ou Curione, dont il convenait de contrôler l'ardeur, se trouvaient de nouveaux habitants venus du Nord, discrets, paisibles et, ce qui ne gâtait rien, les poches bien garnies. Non point des concurrents pour l'artisanat local, ni des nécessiteux à soutenir, mais des clients bienvenus et des bienfaiteurs généreux. Ainsi cette petite colonie flamande, arrivée un premier avril (date à retenir en l'occurrence) et inspirant une confiance telle que la cité accorda spontanément le droit de bourgeoisie à ses chefs. Ils s'empressèrent d'acheter maisons, dépendances et château à la campagne. Leur affabilité leur conquit tous les cœurs. Ils s'appelaient van Berchem, Blesdijk, van Schor. Mais la personnalité dominante du groupe était sans conteste ce Johann van Bruck (bientôt von Binningen) dont une toile du Musée des beaux-arts de Bâle nous a conservé les traits. Belle figure méditative ; gentilhomme à coup sûr, sa prestance et l'épée au côté l'attestent ; homme de bien, surtout ; sinon que signifierait l'histoire du Bon Samaritain figurée à l'arrière-plan ? Tout, en ce portrait, respire l'aisance, la supériorité native. Peut-être, à le contempler longuement, pourrait-on se demander si la moustache et la barbe imposante ne cachent pas un sourire quelque peu énigmatique, si le regard ne laisserait pressentir une personnalité à la fois critique et habitée par des visions intérieures, enfin si le geste de la main, si l'index pointé vers quelle vérité*

*inaccessible au profane, ne révélerait pas, au-delà du sage, l'Initié. Ce sont là des suppositions émises a posteriori. Encore une fois, entre 1544 et 1556, qui donc se poserait des questions oiseuses à propos des nouveaux bourgeois, paroissiens fidèles de l'Eglise réformée ? Pourtant certains bruits... Mais où irait-on à prendre au sérieux l'inévitable médisance ?*

*Les gens heureux, les gens de bien(s) n'ont pas d'histoire(s). Aussi ce chapitre serait-il sans objet si brusquement – Johann van Bruck mort et enterré en 1556 dans l'église Saint-Léonard au côté de sa femme – le plateau n'avait basculé, si la façade d'honorabilité et d'orthodoxie ne s'était effondrée, si le docteur Jekyll ne s'était révélé être Mr. Hyde. A vrai dire, il ne se produisit pas de coup de théâtre brutal, mais, peu à peu, à la suite de confidences, de confessions, de dénonciations, d'enquêtes, d'aveux arrachés, une évidence s'imposa : l'honorable Jean de Bruck, le châtelain de Binningen, était en réalité David Joris, fondateur et chef d'une vaste secte largement répandue aux Pays-Bas, auteur de traités innombrables, dont les extraits, soumis à une commission d'enquête bâloise, apparurent à celle-ci comme la plus grande et la plus maudite hérésie qu'on eût vue depuis les temps du Christ. "Homme satanique !" s'écria le "libéral" Curione, que Cantinori, à tort semble-t-il, compte parmi les anciens amis de Joris.*

*Mais qui était Joris ? Pour étudier sa trajectoire spirituelle, nous nous fions au biographe des grands hérétiques du XVI<sup>e</sup> siècle, Roland H. Bainton, ainsi qu'à l'historien de la ville de Bâle, Paul Burckhardt, qui a consacré au déconcertant Néerlandais deux monographies, distantes d'un demi-siècle (1900 et 1949).*

*David Joris doit son prénom – pour lui d'importance décisive, comme Michel pour Servet – au rôle joué par son père dans un drame biblique. La peste enleva tôt ce père, avec six de ses enfants. L'orphelin, dont les études furent brèves, se tourna vers la peinture, qu'il pratiqua en Belgique, en France, en Angleterre. Etabli à Delft, il adhéra d'enthousiasme à la Réforme, visita les martyrs dans leurs prisons, distribua des tracts antipapistes. Pour avoir insulté une procession, il fut fouetté publiquement, eut la langue transpercée et dut quitter la ville. Témoin à La Haye de l'exécution d'un groupe d'anabaptistes, il adhéra à leur mouvement dénoncé comme criminel par la Diète impériale. Sa conception de la Bible rappelle la formule chère à Sébastien Franck : "livre scellé de sept sceaux", que seul peut ouvrir et comprendre qui possède "la clef de David".*

*En 1535, la faction anabaptiste qui avait cru pouvoir établir par les armes le royaume de justice dans la cité de Münster fut écrasée. Cet échec de la "théologie de la révolution" laissa le mouvement divisé en irréductibles "confédérés de l'épée" et en pacifistes aux stricts principes moraux. Les représentants des deux partis antagonistes (dont la plupart étaient destinés à subir le châtiment capital) se réunirent en 1536 en une conférence houleuse. Joris y joua un rôle de conciliateur, mais sa position médiane lui valut l'hostilité des deux clans et le*

*conduisit à fonder sa propre secte <sup>1</sup>. Une jeune femme promise au martyre l'avait assuré qu'il était choisi pour être le gardien du troupeau. Pendant dix jours, la gloire du Seigneur l'environna. Une vision de nudités lui révéla la pureté, la chasteté, les épousailles des anges... Le père de famille traqué par les sbires et qui, plus d'une fois, avait échappé de justesse à la mort, le mystique à la santé éprouvée par les privations et les jeûnes, se voyait investi d'une mission capitale. Ou plutôt, l'heure était venue de révéler au monde sa véritable identité.*

*Son premier écrit parle des trois âges de l'humanité, dont chacun trouve son centre dans un David. Le dernier des trois [Joris] est le plus petit, quoiqu'il paraisse le plus grand : envoyé par le second (Jésus), dont le premier était l'annonciateur. Oui, le second demeure le maître, et les autres, des serviteurs. Il n'empêche que le troisième David a reçu du Seigneur tous pouvoirs de bénir et de maudire, de pardonner et de condamner, de lier et de délier, voire de frapper par sa parole qui est Verbe éternel de la puissance divine. "Moi, David...", écrit Joris. Nous touchons ici au chef capital de l'accusation posthume. S'agit-il d'identification blasphématoire ou d'inflation et d'équivoques du langage ? On se souvient de Servet engagé dans le combat de saint Michel. Tels disciples de Luther célébraient le réformateur comme un troisième Elie. Bâle avait entendu Paracelse prononcer dix ans plus tôt : "Les anciens disaient (...), mais moi je vous dis (...)."*

*A une époque travaillée par l'espérance et l'angoisse eschatologiques, Joris demande : "Etes-vous prêts ? (...) Vos vêtements sont-ils blancs, vos pieds lavés ?" Or, dans quelques années, le Dernier Combat aux résonances apocalyptiques ne sera selon lui que l'image de la mort du vieil homme et de l'imitation du Christ à travers la nouvelle naissance. Intériorisation : "La mort, le diable, l'enfer et la damnation ont lieu dans l'homme et non en dehors de lui." Le diable n'est agissant contre moi que par moi-même qui suis mon propre ennemi.*

*Joris suscita des dévouements sans bornes. Qui était-il exactement aux yeux de ceux qui affrontaient pour lui la mort et subvenaient à ses besoins matériels ? <sup>2</sup> Son disciple dissident N. Blesdijk affirme qu'il n'a jamais prétendu être la troisième personne de la divinité, mais que Dieu lui conféra l'esprit d'Elie <sup>3</sup>. L'Esprit, c'est bien ce que Joris opposait au littéralisme biblique des anabaptistes mennonites <sup>4</sup>.*

*Autour de lui, le danger croissait. Alors que le chef d'une faction rivale lui confiait son troupeau avant de mourir, sa tête était mise à prix. En 1538, vingt-sept de ses disciples furent exécutés ; en 1539, la seule ville de Delft en vit périr trente*

---

<sup>1</sup> Pourtant, selon son dernier biographe néerlandais Same Zijlstra, Joris fut, dans les années 1537-1540, le grand leader des anabaptistes.

<sup>2</sup> Car une révélation céleste lui avait interdit de continuer à travailler de ses mains. L'Eternel pourrait.

<sup>3</sup> En 1542 parut son Livre des Miracles orné d'un dessin du nouvel Adam. La tête symbolisait le Père ; le cœur, le Fils ; le sexe, le Saint-Esprit opérateur de la nouvelle naissance.

<sup>4</sup> Pacifiques, eux aussi.

*et un. Sa mère fut décapitée pour avoir affirmé que la doctrine de ce David était aussi véridique que celle des prophètes et des apôtres. Lui-même vivait dans des caves, des greniers, des cales de navires... jusqu'au jour où il comprit que Noé s'était réfugié dans son arche, que les perles n'étaient pas pour les pourceaux, qu'il ne fallait pas provoquer le martyre et que Jacob devait revêtir les habits d'Esau.*

*La famille van Berchem s'était attachée à lui. Elle hébergeait les siens depuis quatre ans. Sa fille était l'épouse de Joachim [14] van Berchem. Ensemble ils décidèrent de chercher un asile où vivre selon l'Esprit en toute quiétude. Un sondage à Bâle fut concluant : certes l'anabaptisme y était proscrit, mais qui y vivait selon les règles de la cité et de l'Eglise en s'abstenant de tout prosélytisme ne risquait pas d'être inquiété. De plus, les fortunes y étaient bienvenues. Or les van Berchem jouissaient d'une belle aisance et les dons des adeptes ne cessaient d'affluer chez Joris. Rien ne s'opposait donc à leur installation dans la ville rhénane, si le secret de l'identité de David pouvait être gardé.*

*Le fut-il vraiment ? Sous la torture, un de ses adeptes avait, en Hollande, révélé le départ du maître et le but du voyage. Alors qu'un autre personnage dénoncé subissait le supplice du feu, l'affaire, curieusement, n'eut pas de suites pour Joris. Il s'installa avec les siens (onze enfants) dans le Spiesshof, au Heuberg, et y mena une vie confortable d'ami des hommes, des arts – et de la nature qu'il prenait plaisir à peindre. Ayant signé la confession de foi bâloise et fréquentant les saintes assemblées – car pour ce "spirituel" les cérémonies, papistes ou réformées, étaient indifférentes –, il se refusait aux controverses théologiques et affirmait le primat de l'amour. Parmi ses amis figurent Sébastien Castellion et le médecin français Jean Bauhin, ancêtre d'une dynastie de naturalistes bâlois.*

*Comparés à ses publications précédentes, les écrits (clandestins) de la période bâloise témoignent d'une compréhension plus grande à l'égard de l'humanisme et des langues sacrées ; le tranchant de certaines formules antérieures y est émoussé. On n'en tiendra pas compte lors du procès posthume. Et pourtant, il n'est pas sans intérêt de confronter, en suivant Bainton, telles phrases du Livre des Miracles de 1542 avec la version de 1551 : "Moi, David (...), j'ai le pouvoir (...)" devient : "Qui est envoyé par le Seigneur avec d'autres apôtres et prophètes, a le pouvoir (...)". "On verra s'il existe un autre Dieu que celui qui est avec moi" doit se lire désormais : "(...) un autre Dieu que celui qui est avec moi et tous les vrais chrétiens". Dans la défense de la liberté religieuse, les arguments rationnels se substituent au recours à l'eschatologie. Mais Joris ignore toujours l'interprétation classique de la Trinité et la doctrine réformée de l'imputation de la foi à justice. Pour lui, la diversité des sectes correspond à la diversité des dons. Si hérésie il y a, l'hérétique est celui qui n'a point passé par une nouvelle naissance, celui qui se croit supérieur aux autres et les condamne.*

*Irénisme, sérénité, tolérance... Mais voici que surgissent, à l'intérieur de la*

*famille, des inquiétudes, des tiraillements et des disputes. On soulève la question financière. Qu'as-tu, pourrait-on demander méchamment au châtelain de Binningen, que tu n'aies reçu ? Or Joris, le pauvre peintre de vitrail, s'est vu combler de biens matériels au nom d'une foi précise. Si celle-ci se révèle illusion ou fruit d'un malentendu, comment nommer le bénéficiaire de tant de dons ? Même si les choses ne sont pas dites aussi brutalement, l'édifice se lézarde ; le serpent est présent dans l'île des bienheureux : on voit d'un côté certains membres de la communauté s'interroger sur l'emploi des fonds ; de l'autre, un disciple inquiet, travaillé de scrupules, se demande si la secte peut être maintenue alors que les signes d'élection du maître s'estompent et que lui-même reconnaît ses exagérations passées. Ce disciple, Blesdijk, apparaît comme un traître aux féaux inconditionnels de Joris, "l'Envoyé chéri de Dieu, vrai Christ".*

*Epruvé dans sa santé, David vit dans l'appréhension de la rupture, de l'effondrement de son bonheur, de l'arrachement du masque. Un voyageur arrivé des Pays-Bas proclame qu'il est un faux gentilhomme mais un vrai hérétique. Cette révélation bouleverse l'épouse de Joris ; déjà malade, elle meurt quelques jours plus tard. Malade aussi, David prie pour le repos de sa femme et se lamente sur l'échec de son œuvre. Une nuit d'épreuves aiguës lui fait traverser les cieux et l'enfer. Il se reprend : tout sera révélé par le Jour où le cœur de chaque homme apparaîtra dans sa vérité. Mais le choc est trop fort et Joris succombe. Son enterrement attire une foule ignorant l'identité de celui qu'elle conduit à une demeure... qui ne sera pas la dernière. Nous l'avons dit, après la mort de l'hérétique, les fissures s'élargissent. Les partisans de Joris excommunient Blesdijk, qui se rend aux Pays-Bas ouvrir les yeux des disciples trop crédules. Bauhin fait la même chose en France. Joachim van Berchem écrit lettres sur lettres pour démentir leurs propos.*

*Le secrétaire van Schor se refuse à admettre que l'Écriture entière, de la Genèse à l'Apocalypse, trouve son achèvement en Joris. Il quitte la famille et se confie à son nouvel employeur. Des mots circulent : bigamie, voire polygamie... On découvre que plusieurs familiers de la maison en savent plus qu'ils n'avaient jamais dit, que des étrangers même, tels le réformateur Bucer, avaient lancé des mises en garde. Un pasteur reçoit des confidences : on lui parle d'une secte horrible qui n'a nul respect pour Notre Seigneur Jésus-Christ. Le secrétaire dissident s'enfuit à Strasbourg. Blesdijk et Bauhin refusent d'accabler la mémoire de leur ancien maître et ami. Les Néerlandais se taisent. Bien des membres du Conseil de la Ville voudraient qu'on ne parlât plus de l'affaire. Mais Boniface Amerbach, la conscience de la cité, craint pour le renom de celle-ci.*

*Il faut que la lumière se fasse. L'enquête sera menée jusqu'au bout, au prix de bien des peines, car les membres de la famille s'obstinent dans leur mutisme. Agé de trente-cinq ans, tel d'entre eux se dit trop jeune pour avoir remarqué quoi que ce fût. La prison, finalement, délie les langues. Mais – fait remarquable – la torture n'est pas employée contre les joristes. Pourtant la saisie des documents permet*

*d'établir une liste impressionnante d'affirmations scandaleuses. Castellion lui-même les condamne. Plus nuancé toutefois que Curione, il ne charge pas le défunt, mais se borne à déclarer hérétiques, impies et antichrétiens "des articles qu'on dit extraits des écrits de David".*

*La gravité des faits exige, selon les exemples de l'Ancien Testament, un châtement posthume exemplaire. David Joris déterré, on brûle sa dépouille, ses livres et son portrait devant une assistance nombreuse, dans laquelle figurent Sébastien Castellion et le jeune Félix Platter, qui relate les faits dans ses Mémoires.*

*L'événement a lieu le 13 mai 1559, deux ans et demi après la mort de Joris et cinq ans et demi après l'exécution à Genève de Michel Servet.*

*Le premier pasteur de l'Eglise de Bâle, Simon Sulzer, protestant sept ans plus tard contre l'exécution à Berne de l'antitrinitaire calabrais Valentin Gentile, s'attirera cette réponse : "Si ceux qui nous critiquent brûlaient vifs leurs propres hérétiques, ils s'épargneraient la peine de les déterrer." »*

BERCHTOLD, Alfred, « David Joris brûlé mort, 1500-1556 », in : *Bâle et l'Europe, Une histoire culturelle*, Lausanne, 1990, t. II, p. 541-546.

-----

Quant au fameux Félix Platter, un contemporain des faits, il raconte en effet :

*« Le 13 de mars 1559, furent mandés à comparaître par-devant le Conseil les fils, filles, gendres et autres parents du Hollandais qui avait demeuré à Binningen et se faisait appeler Jean de Bruck, quoique son vrai nom fût David Joris. Cet homme avait institué dans les Pays-Bas une secte effroyable. En même temps le Conseil commit plusieurs de ses membres, accompagnés de serruriers et de charpentiers, aux fins d'aller visiter les maisons des susdits individus situées hors des murs, forcer les bahuts et saisir les livres et écrits, lesquels ils déposèrent à l'hôtel de ville avec deux portraits de Jean de Bruck. Tous ses adhérents furent incarcérés [parmi lesquels Joachim van Berchem]. Quelle rumeur quand éclata au grand jour ce qui était resté si longtemps caché ! La mèche fut éventée par un ébéniste, Henri, qui était venu des Pays-Bas avec Jean de Bruck ; je l'avais souvent entendu converser secrètement avec mon père de ces choses, avant qu'elles fussent divulguées. On procéda rigoureusement : les prévenus furent interrogés dans leur prison ; les théologiens reçurent charge de lire les livres et d'en signaler les fausses doctrines. Ils firent rapport à la Régence, où je siégeais ; elle déclara le tout entaché d'hérésie. Le bruit ayant couru que David Joris n'avait pas été enterré, mais embaumé et envoyé dans les Pays-Bas, sa tombe à Saint-Léonard fut ouverte : on y trouva le cadavre et mon beau-père coupa, comme pièce à conviction, une boucle de sa barbe rouge ; puis le corps fut replacé dans*

*la fosse. Le 11 de mai on relaxa les captifs après leur avoir fait jurer, selon l'usage, de ne point garder rancune du traitement qu'ils avaient subi. Puis, le 13, à savoir le samedi précédant Pentecôte, dans la cour de l'hôtel de ville, eut lieu le procès en maléfice contre David Joris ; son corps n'était pas là ; on avait seulement placé devant un poteau une caisse avec ses livres et son effigie ; la sentence prononça la peine du feu. Les objets furent livrés au bourreau, qui les emmena hors des murs, de la même manière qu'il y conduit les criminels. Sur la Place des Franciscains on apporta dans une bière le cadavre qu'on avait exhumé. Devant la Steinentor, lieu ordinaire des exécutions, un bûcher était préparé ; le bourreau y posa le cercueil, l'effondra, et le mort parut au jour : il était revêtu d'un habit de camelot et coiffé d'un bonnet pointu de velours garni d'écarlate. L'exécuteur dressa le cadavre, reconnaissable encore et assez bien conservé ; les orbites étaient vides et les paupières fermées. A côté l'on plaça les livres, l'effigie fut appliquée contre le poteau, puis le feu réduisit tout en cendres. L'assistance était énorme. Je vis cette exécution en compagnie de Sebastianus Castaleo.*

*Quelques jours plus tard, le mardi [6 juin], après le sermon de repentance du matin, les Davidistes qui avaient été incarcérés [parmi lesquels Joachim van Berchem et les siens] parurent à la cathédrale devant la table du Seigneur. Le Dr Simon Sulzer [premier pasteur de l'Eglise de Bâle] prononça une sévère remontrance ; tous renièrent leur secte, confessant qu'elle était fondée sur des doctrines diaboliques ; ils se réconcilièrent avec l'Eglise, et le Dr Sulzer invita les fidèles à les considérer de nouveau comme membres de la communauté ».*

PLATTER, Félix, *Mémoires*, éd. Genève, 1866, p. 97-99 (j'ai modernisé l'orthographe).

\* \* \* \* \*